

L'humour français opère sa mue

Toujours très populaires au box-office, les films comiques offrent un visage de plus en plus international, comme en témoigne le festival qui leur est consacré, à l'Alpe d'Huez

Le Monde · 24 Jan 2017 · L'alpe d'huez (isère) - envoyé spécial benoît pavan

En 1967, les 17,3 millions d'entrées de *La Grande Vadrouille*, de Gérard Oury, succès resté inégalé jusqu'à la sortie de *Bienvenue chez les Ch'tis* en 2008 (20,4 millions), consacraient un comique résolument hexagonal, hérité du burlesque. Un demi-siècle plus tard, la comédie populaire française a mis le cap vers un horizon plus international, aspirant à épouser son époque sans renier son passé.

A l'Alpe d'Huez, où s'est tenu du 17 au 22 janvier le 20e Festival international du film de comédie, la présence de Pierre Richard a témoigné de la persistance d'une génération de comiques qui ont régné sur les écrans français dans les années 1970. En revanche, les acteurs qui leur ont succédé, dans les décennies 1980 et 1990, sont amenés à jouer les seconds rôles des productions actuelles, quand ils ne les réalisent pas. Dans le sillage de nouveaux visages devenus les symboles d'un cinéma plus réfléchi, qui s'est éloigné de sa veine clownesque et dont la mécanique s'est standardisée.

Une majorité de ses protagonistes, croisés au pied des pistes de la station iséroise, en conviennent : si l'humour potache et le comique d'opposition des de Funès et autres Bourvil, si prompts à caractériser jadis les comédies « à la française », occupent toujours une place de choix, le genre a muté depuis une décennie. Pressé par le succès croissant des machineries américaines – où les *Very Bad Trip* et autres productions de Judd Apatow figurent en bonne place – et les préoccupations d'une société qui ne rit plus des mêmes recettes. « Nous rions aujourd'hui de ce que nous sommes et n'inventons plus des postulats pour créer un effet comique. Notre génération a été biberonnée aux *Bronzés* ou à *Un éléphant, ça trompe énormément*. Elle essaye aujourd'hui de faire la synthèse de toutes ces influences pour se renouveler », témoigne Eric Toledano, coauteur, en 2011, d'*Intouchables*, dernier recordman français d'entrées avec 19,4 millions de spectateurs. « Les Bourvil et de Funès nous ont ouvert des portes. Nous les avons passées et tenté des choses, influencés par l'humour américain, celui du "Saturday Night Live" », ajoute l'acteur, réalisateur et producteur Dominique Farrugia, figure emblématique des « Nuls ».

L'humour qui imprègne les productions actuelles gravite davantage autour de thématiques « microsociétales » (ethniques, religieuses, familiales ou sexuelles), quand celui des années 1970 ou 1980 avait des visées plus politiques, n'hésitant pas à confronter l'individu aux grands enjeux de société pour remettre en cause ses fondements. « Chez Pierre Richard ou Jean Yanne, c'était l'individu face au système capitaliste ; chez Claude Zidi, l'individu contre la grande distribution, ou l'écologie. Le rire naît du contraste et, aujourd'hui, les sujets abordés ne nous concernent pas tous », analyse l'enseignant-chercheur en cinéma Laurent Le Forestier, spécialiste de la comédie à l'Université de Lausanne.

« Moins conceptuels qu'outre-Atlantique »

Pour l'acteur Antoine Duléry, il subsiste toutefois en France « une tradition de la comédie de boulevard », qui, contrairement à la tendance anglo-saxonne, continue d'infuser les longs-métrages fran-

çais, « moins conceptuels qu’outre-Atlantique et bien ancrés dans la réalité ». « Nous avons hérité cela du vaudeville et du quiproquo », estime-t-il. « La comédie française d’aujourd’hui est tout simplement plus audacieuse, tranche de son côté Jamel Debbouze. Elle permet à notre société de mieux se connaître. Elle symbolise la France dans toute sa splendeur, car tous ses protagonistes y sont représentés. »

Sur les nouveaux sentiers explorés par la comédie évoluent des auteurs et des comédiens aux origines plus métissées, en miroir de la société française. Dans les pas d’un Thomas Ngijol ou d’un Fabrice Eboué, il n’est pas rare qu’ils abordent, de front ou de biais, les séquelles de la colonisation. Repérés lors de spectacles de stand-up ou plus récemment sur le Web, la plupart ont aiguisé leurs vannes dans la petite lucarne – notamment celle de Canal+ – avant d’investir le grand écran, tandis que leurs aînés, à l’instar de la troupe

du Splendid, avaient d’abord fait leurs armes sur les scènes de théâtre et de café-concert.

« Les stars du cinéma de comédie sont toutes issues de la télévision. Elle a été un professeur formidable », fait remarquer Dominique Farrugia. « Elles font preuve d’une décontraction pour laquelle j’ai beaucoup d’admiration », confie Pierre Richard. Leur parcours, leur spontanéité et leur sens de la répartie ont tonifié l’écriture comique, estime Dja--

« NOUS AVONS APPORTÉ DU RYTHME À L’ÉCRITURE COMIQUE. LES PARTITIONS LES PLUS DRÔLES SONT LES PLUS RYTHMÉES. LE RIRE S’ÉCRIT COMME UNE PARTITION, AVEC UNE MUSICALITÉ » JAMEL DEBBOUZE humoriste et comédien

Jamel Debbouze : « Nous lui avons apporté du rythme. Les partitions les plus drôles sont les plus rythmées. Le rire s’écrit comme une partition, avec une musicalité. » Une bonne comédie doit pouvoir être investie par n’importe quel comédien sans perdre son efficacité comique, poursuit l’humoriste : « Après, un acteur qui a un style, à l’image d’un de Funès ou d’un Chaplin, peut apporter à un texte une couleur différente. »

« Sortes de vaudeville 2.0 »

Plus rythmée, cette écriture s’articule cependant autour de structures plus formatées, à l’américaine, basées sur une progression, des situations et des dialogues « standards », à même de fonctionner à l’étranger. Avec un objectif commercial sous-jacent : façonner des « tubes de salles ». « À l’époque, si j’avais pu me passer des dialogues, je l’aurais fait. Mais on ne faisait alors plus de films muets ! J’ai donc trouvé un équilibre entre les deux. Ce n’est plus possible aujourd’hui », juge Pierre Richard, racontant comment Jacques Tati lui a, un jour, signifié qu’il savait « parler avec ses jambes ». Stéphane Robelin, auteur de la comédie dramatique *Un profil pour deux*, dans laquelle le « grand blond » livre une partition intimiste, explique comment il a parfois dû ramener son acteur à plus de sobriété dans son jeu. « Au bout de quelques jours de tournage, il s’était mis au diapason », témoigne-t-il.

« Il existe effectivement en France une forme de comédie à l’américaine, plus binaire, qui se situe entre des comédies d’auteur et d’autres, plus conceptuelles, où l’on met en scène un pitch vendeur qu’on étire », admet Eric Toledano, même si, rappelle-t-il, « l’Hexagone compte toujours des auteurs qui n’envisagent pas la comédie comme un simple objet commercial ». « Certains scénarios vont à l’opposé des codes d’une comédie américaine. Nous ne sommes pas capables de faire du Judd Apatow en France. Quand c’est le cas, cela se voit, et c’est très mauvais », souligne Dominique Farrugia. Né en 1980, symbole d’une génération assumant ses influences anglo-saxonnes, Philippe Lacheau, auteur de la série des *Babysitting*, pointe l’apport des nouvelles technologies et des effets spéciaux dans

l'évolution des scénarios et de la narration. « Avec Babysitting, on a réalisé des sortes de vaudeville 2.0, un “comique de situations fortes”, des parodies et des cascades. Ce sont des films qui vont loin dans l'énergie et dans le rythme, à l'américaine », explique-t-il. Pour Pierre Salvadori, réalisateur de Cible émouvante (1993), Comme elle respire (1998)

ou Dans la cour (2014), la comédie reste « un genre profondément cinéphilique », mais « trop souvent relié à la notion d'efficacité comique, et pas assez pensé en tant qu'objet cinématographique ». « Malheureusement, on y a souvent recours pour des raisons cyniques : quand un producteur se décide à gagner un peu d'argent, il pense d'abord à faire une comédie. Il n'y a pas assez d'amour du cinéma chez les réalisateurs de comédies. Ils manquent de conscience, d'univers », regrette-t-il.

Grands pourvoyeurs d'entrées

En 2015, les comédies ont composé en France 11 % de l'offre de films inédits en salles (14,8 % en 2014), toutes nationalités confondues, soit 72 films (dont 43 français) – contre 128 en 2006. Si l'on en produit moins qu'il y a dix ans, donc, et si elle reste boudée par une partie de la critique et des festivals, la comédie pointe toujours, pourtant, au rang des plus grands pourvoyeurs d'entrées. Année particulièrement florissante en matière de fréquentation, 2016 a vu la comédie française se distinguer au box-office. Derrière les blockbusters américains, en tête du marché français, le contingent de la production hexagonale est emmené par trois d'entre elles : Les Tuche 2-Le Rêve américain (4,6 millions d'entrées), Camping 3 (3,2 millions) et Radin ! (2,9 millions), selon les chiffres du Centre national du cinéma et de l'image animée (CNC), publiés le 30 décembre.

Et ces comédies s'exportent plutôt bien : elles symbolisent même « le succès de l'humour français à l'étranger », selon Isabelle Giordano, la directrice d'Uni-France Films, organisme chargé du rayonnement du cinéma français à l'international. « Et pourtant, on nous a toujours appris que le rire était local. Aujourd'hui, en Corée du Sud ou en Allemagne, les gens rient au même moment », relève Eric Toledano. En 2015, La Famille Bélier a été vu par 3,6 millions de spectateurs à l'étranger, dont 537 000 rien qu'en Colombie, un record pour un film en langue française. L'autre succès du cru 2015 est à porter au crédit de Qu'est-ce qu'on a fait au bon Dieu ?, qui a enregistré 2,8 millions d'entrées hors de nos frontières. Mais le succès d'Intouchables demeure sans précédent : selon une étude publiée en novembre 2016 par le CNC, le film a permis « l'ouverture progressive des marchés internationaux à la comédie française ». Car, dans son économie comme dans son esthétique, la comédie est d'abord affaire de cycles : « La comédie au cinéma est passée par des vagues de flux et reflux qui s'appliquent aussi aux créateurs issus de la scène, dont elle s'est toujours nourrie, conclut Laurent Le Forestier. Soit la comédie fonctionne en genre autonome, soit elle s'essouffle et innerve d'autres genres, comme l'action ou le polar, qui deviennent alors dominants. Après une période de forte hybridation, les années 2000 et 2010 marquent le grand retour de l'autonomie. »